University of Reading

Comment les hellénophones anciens apprenaient-ils le latin?

Article

Published Version

Creative Commons: Attribution 4.0 (CC-BY)

Open Access

Dickey, E. ORCID: https://orcid.org/0000-0002-4272-4803 (2020) Comment les hellénophones anciens apprenaient-ils le latin? Cahiers du CLSL, 62. pp. 17-40. ISSN 1019-9446 Available at https://centaur.reading.ac.uk/94943/

It is advisable to refer to the publisher's version if you intend to cite from the work. See Guidance on citing.
Published version at: https://edipub-unil.ch/index.php/clsl

Publisher: Centre de Linguistique et des Sciences du Langage

Publisher statement: Open Access

All outputs in CentAUR are protected by Intellectual Property Rights law, including copyright law. Copyright and IPR is retained by the creators or other copyright holders. Terms and conditions for use of this material are defined in the End User Agreement.

www.reading.ac.uk/centaur

CentAUR

Central Archive at the University of Reading

Reading's research outputs online

Méthodes et modèles de l'apprentissage des langues anciennes, vivantes et construites, hier et aujourd'hui

édité par Francesca DELL'ORO



Cahiers du CLSL n° 62, 2020

UNIL | Université de Lausanne

Cahiers du CLSL, n° 62, 2020, p. 17-40

COMMENT LES HELLÉNOPHONES ANCIENS APPRENAIENT-ILS LE LATIN ?

Eleanor DICKEY
Université de Reading
e.dickey@reading.ac.uk

Résumé

Durant l'Empire romain, de nombreux Grecs ont appris le latin. Leurs livres et exercices ont été retrouvés dans des manuscrits médiévaux et dans des papyrus égyptiens. Ces documents montrent que certaines de leurs techniques d'apprentissage des langues étaient similaires aux nôtres et d'autres très différentes. Certains uniquement intéressés par la maîtrise de l'oral ont appris le latin en utilisant des matériaux translittérés en alphabet grec. D'autres ont appris l'alphabet romain, puis ont lu non pas des phrases isolées mais des textes complets, dans un format bilingue particulier, tout en apprenant la grammaire et la syntaxe à partir de matériaux entièrement rédigés en latin. À des niveaux plus avancés, les élèves utilisaient des textes littéraires latins monolingues, qu'ils lisaient à haute voix et traduisaient en grec ; ils ont également traduit de la littérature grecque en latin.

Mots-clés : **latin, papyrus, *Hermeneumata*, *Colloquia*, Dosithée**

1. Introduction

Quand on pense à l'apprentissage du latin pendant l'Antiquité, on pense souvent aux enfants romains qui apprenaient le latin de leur mère et de leur père (ou bien plutôt de leurs nourrices), c'est-à-dire qui apprenaient le latin comme langue maternelle[1]. Mais l'Empire romain n'était pas un empire monolingue ; un grand nombre de ses habitants parlaient le gaulois, l'égyptien, l'araméen, *etc*. Le grec en particulier était bien répandu dans la *Pars Orientis* de l'Empire, à peu près comme deuxième langue officielle. Beaucoup d'habitants de l'Empire romain devaient donc apprendre le latin comme langue seconde – ou renoncer à le comprendre. La plupart d'entre eux, et surtout la plupart des hellénophones, ne l'apprenaient en fait jamais – mais il y avait aussi des hellénophones qui le faisaient[2]. Certains d'entre eux voulaient étudier le droit romain, dont les livres étaient écrits en latin. D'autres faisaient partie de l'armée romaine, pendant que

[1] Je remercie sincèrement Philomen Probert, Arietta Papaconstantinou, Antje Kolde d'avoir corrigé mon français ; les fautes qui restent sont les miennes.
[2] Pour le statut du latin dans les parties hellénophones de l'Empire romain et pour les personnes qui l'apprenaient, voir Rochette (1997a).

d'autres encore étaient des marchands qui voulaient avoir un avantage concurrentiel. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les expériences de ces personnes qui apprenaient le latin comme langue seconde – ou bien comme troisième ou quatrième langue, vu que beaucoup des « hellénophones » du Proche-Orient parlaient une langue régionale comme langue maternelle et le grec comme langue seconde[3].

Les hellénophones apprenaient sans doute quelquefois le latin en utilisant des méthodes purement orales. En effet, une grande partie de la population antique ne savait ni lire ni écrire. Nous ne savons pas ce que ces personnes faisaient pour apprendre le latin. Mais, heureusement pour nous, d'autres hellénophones utilisaient des matériaux écrits – matériaux dont les restes ont été transmis jusqu'à nos jours. Des fragments de livres anciens, écrits sur papyrus et trouvés en Égypte, constituent une source d'information précieuse sur les techniques d'apprentissage : ils contiennent des exercices de latin, des glossaires, *etc*.

2. Le latin translittéré

Parmi les papyrus dont nous venons de parler, beaucoup présentent le latin translittéré. Par exemple, le texte 1 est tiré d'un papyrus du I^er^ ou II^e^ siècle apr. J.-C. qui contient un glossaire thématique grec-latin dont la colonne en latin est écrite en alphabet grec[4] ; on voit ici la partie consacrée aux noms des vents. Ce papyrus était évidemment destiné non pas à des débutants (après tout, qui commence l'apprentissage d'une langue étrangère avec les noms des vents ?), mais à des apprenants assez avancés, qui apprenaient à comprendre et à parler le latin sans apprendre à le lire ni à l'écrire. Aujourd'hui il n'arrive pas souvent que l'on veuille apprendre une langue sans pouvoir en lire un seul mot ; mais pendant l'Antiquité l'écriture était moins importante qu'elle ne l'est pour nous. Dans un monde où beaucoup de latinophones ne savaient pas écrire, un hellénophone qui apprenait à parler le latin sans apprendre à l'écrire aurait eu beaucoup moins de difficultés que son homologue moderne.

[3] Pour plus d'informations sur les méthodes d'apprentissage du latin employées par les hellénophones anciens et les restes de leurs manuels, voir Dickey (2015c, 2016a), Bataille (1967), Ibrahim (1992), Kramer (1983, 2001) et Rochette (2008).

[4] *P.Oxy.* LXXVIII.5162, lignes 32-42, complété ; pour l'édition et le commentaire voir Ötvös (2012). Seuls les mots donnés ici en alphabet grec font partie du texte original.

Texte 1.

Περὶ ἀνέμων	Δη ουεντεις (*De ventis*)	Sur les vents
ἄνεμος	ουεντους (*ventus*)	vent
βορέας	ακοιλε (*Aquilo*)	vent du nord
νότος	αυστερ (*Auster*)	vent du sud
λείψ	αφρικους (*Africus*)	vent du sud-ouest
εὖρος	ευρους (*Eurus*)	vent de l'est
ζέφυρος	φαωνικους (*Favonius*)	vent de l'ouest
ἀπαρκίας	σεπτεντριο (*Septentrio*)	vent du nord
ἀπηλιώτης	σουβσωλανιους (*Subsolanus*)	vent de l'est
χῶρος	τερεστρις (*Terrestris*)	vent du nord-ouest
καικίας	καικιας (*Caecias*)	vent du nord-est

Le texte 1 date du début de l'Empire, moment durant lequel ce moyen d'apprentissage du latin était populaire. La translittération des textes scolaires est devenue plus rare au cours des siècles suivants, et surtout après le III^e^ siècle, mais elle n'a pas complètement disparu : on la trouve jusqu'à la fin de l'Empire, période à laquelle le texte 2 appartient. Ce texte est tiré d'un papyrus du V^e^ ou VI^e^ siècle qui contient un manuel de conversation latin-grec-copte dont le latin est écrit en alphabet grec[5].

[5] P.Berol. inv. 10582, lignes 42-54, complété ; pour l'édition et le commentaire voir Dickey (2015a). Seuls les mots donnés ici en alphabet grec font partie du texte original.

Texte 2.

Σερμω (*Sermo*)	Ὁμιλία	ⲡⲱⲁⲭⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ	Conversation
κωτιδιανους (*cottidianus*)	καθημερινή·	ⲛⲑⲉ ⲙⲏⲛⲉ·	quotidienne :
Κοιδ φακιμους (*quid facimus*),	Τί ποιοῦμεν,	ⲧⲛⲁⲣⲟⲩ	« Qu'allons-nous faire,
φρατερ (*frater*)?	ἀδελφέ;		mon frère ? »
Λιβεντερ τη (*libenter te*)	Ἡδέως σε	ϯⲛⲁⲩ ⲱⲁ ⲉⲓⲁⲓⲡⲑⲉⲛⲁⲧ ⲉⲣⲟⲕ ⲡⲑ ⲉⲣⲟⲕ	« Je me réjouis de te
βιδεω (*video*).	ὁρῶ.		voir. »
Ετ εγω δη (*et ego te*),	Κἀγὼ σέ,	ⲁⲩⲱ ⲁⲛⲟⲕ ⲧⲟⲕ	« Moi aussi (je me réjouis de) te (voir),
δομινε (*domine*).	δέσποτα.	ⲡⲭⲟⲉⲓⲥ.	Monsieur. »
Ετ νως (*et nos*)	Καὶ ἡμεῖς	ⲁⲩⲱ ⲁⲛⲟⲛ	« Nous aussi
βως (*vos*).	ὑμᾶς.	ⲁⲛⲁⲛ.	(de) vous (voir). »

Ce n'est donc pas Maximilian Delphinius Berlitz qui a inventé le manuel de conversation : le genre est très ancien. (Il est même plus ancien que ce papyrus, dont le texte original date peut-être du II^e^ siècle apr. J.-C.) On voit ici tous les éléments essentiels d'un manuel : les différentes parties signalées par des titres (ici « conversation quotidienne »), les expressions utiles et les alternatives pour des circonstances différentes (ici singulier et pluriel)[6].

3. Apprendre l'alphabet latin

La plupart des matériaux d'enseignement, cependant, présentent le latin dans son propre alphabet et le grec dans l'alphabet grec. Évidemment une grande partie des hellénophones qui apprenaient le latin voulaient non seulement le parler, mais aussi le lire et l'écrire. En effet, les archéologues ont aussi trouvé des matériaux pour apprendre l'alphabet romain, par exemple les textes 3 et 4. Le texte 3 n'est pas un papyrus mais un ostracon, c'est-à-dire un morceau de poterie cassée sur lequel on pouvait écrire. Il date du I^er^ ou II^e^ siècle apr. J.-C. et contient un alphabet

[6] Pour les autres manuels de conversation (qui présentent tous le latin dans son propre alphabet), voir Dickey (2012-2015).

latin en majuscules[7]. Le texte 4 est un papyrus du V^e^ ou VI^e^ siècle comportant deux alphabets latins d'apprentissage, l'un en majuscules et l'autre en minuscules[8]. À cette époque on n'utilisait pas les majuscules et les minuscules dans le même texte comme on le fait aujourd'hui, mais on écrivait certains textes en majuscules et d'autres en minuscules ; pour bien pouvoir lire le latin, il était donc utile d'apprendre les deux sortes de lettres. Le texte 4 contient aussi un vers de Virgile (*Énéide* IV.129) écrit à la façon ancienne, c'est-à-dire sans espaces entre les mots. Nous pouvons déduire que ces textes ont été écrits par les professeurs, du fait que les lettres latines sont écrites d'une main sûre. La tâche des élèves était de réécrire les alphabets (sur un autre ostracon ou bien un autre papyrus), à maintes reprises, pour bien les mémoriser. L'élève qui utilisait le texte 4 devait aussi réécrire le vers de Virgile, pour se familiariser avec les lettres par le biais d'un texte suivi.

Texte 3.

α βη κη δη η εφ γη ˙ ι κα ιλ μ εν ω πη κου ρ ες τη ου ξη

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U X Y Z

Texte 4.

ε φ γ η ι κ λ μ ν

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U X Y Z

α β κ δ ε φ κ η ι κ

a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u x y z

χ

oceanumintereasurgensaurorareliquit

[7] O.Max. inv. 356, complété ; pour l'édition et commentaire voir Fournet (2003 : 445) et Scappaticcio (2015 : 79-87).
[8] *P.Oxy.* X.1315, complété ; pour l'édition et commentaire voir Scappaticcio (2015 : 72-73).

En réécrivant l'alphabet romain, le premier élève devait répéter à haute voix les noms latins des lettres[9] et le deuxième devait prononcer leurs sons ou peut-être leurs équivalents grecs. On sait cela parce que sur le texte 3 quelqu'un a écrit en alphabet grec les noms latins des lettres au-dessus des lettres latines et sur le texte 4 quelqu'un a écrit les lettres équivalentes de l'alphabet grec au-dessus des lettres latines. Nous ne savons pas si ces lettres grecques ont été écrites par le professeur ou par l'élève – mais on espère que c'était par l'élève, surtout dans le texte 4, où se trouve une erreur assez grave : à l'*H* latin, qui représente une consonne, est donné comme équivalent l'*H* grec, qui représente une voyelle.

4. Commencer à lire

Connaissant désormais l'alphabet, les apprenants anciens pouvaient commencer à lire. Ils ne lisaient jamais de phrases latines isolées, comme le font souvent les apprenants modernes. Ils commençaient plutôt avec des textes complets, normalement des petits récits et des dialogues, composés directement dans une forme bilingue et destinés spécifiquement aux apprenants de langues étrangères ; ces textes s'appellent les *Colloquia*[10]. On en trouve des fragments dans les papyrus, et contrairement aux textes contenant l'alphabet et à ceux qui sont écrits en latin translittéré, les *Colloquia* sont aussi transmis par la tradition manuscrite du Moyen Âge. Ces manuscrits médiévaux des *Colloquia* nous sont très utiles, car ils conservent souvent les textes entiers ; les papyrus et les ostraca par contre sont des fragments qui ne contiennent presque jamais de textes entiers. Dans ces manuscrits on peut voir que les *Colloquia* font partie d'un recueil appelé *Hermeneumata* pendant l'Antiquité et qu'on appelle aujourd'hui les *Hermeneumata pseudodositheana* (« traductions bilingues qui n'ont pas été écrites par Dosithée »)[11]. Le texte 5 est tiré d'un de ces textes, le *Colloquium Harleianum* ; il décrit l'arrivée à l'école d'un enfant qui veut apprendre le latin[12]. Comme les autres *Colloquia*, il suit une mise en page très particulière : on voit des colonnes étroites (ayant la largeur d'un, deux, ou peut-être trois mots) avec

[9] Pour ces noms voir Allen (1978[2] : 111-115).
[10] Il existait aussi d'autres textes bilingues pour les débutants en latin, surtout des versions bilingues des poèmes de Virgile et des *Catilinaires* de Cicéron : voir Fressura (2013, 2017), Internullo (2011-2012) et Scappaticcio (2013).
[11] Pour les *Colloquia* voir Dickey (2012-2015 ; 2016a : 10-58 ; 2017a) et Debut (1984) ; pour le reste des *Hermeneumata pseudodositheana* voir aussi Goetz (1892).
[12] §4a-5c, voir Dickey (2012-2015, vol. II : 21-22, 50-53).

une équivalence exacte entre ce qui se trouve sur une ligne dans une colonne et ce qui se trouve sur la même ligne dans l'autre colonne. On peut donc lire chaque colonne isolément, de haut en bas, pour avoir une histoire cohérente, ou lire chaque ligne isolément, de gauche à droite, pour avoir un glossaire : en fait, cette mise en page fournissait aux apprenants tout à la fois le texte, la traduction et le glossaire[13]. La traduction française donnée ici est une tentative de suivre le même système ; mais comme la syntaxe française suit d'autres règles que les syntaxes grecque et latine, quelques lignes restent blanches.

Texte 5.

Χαῖρε,	Ave,	« Bonjour,
κύριε	domine	Monsieur
διδάσκαλε,	praeceptor,	le professeur !
καλῶς σοι	bene tibi	Que cela aille bien pour toi.
γένοιτο.	sit.	
ἀπὸ σήμερον	ab hodie	À partir d'aujourd'hui
φιλοπονεῖν	studere	je veux étudier avec zèle.
θέλω.	volo.	
ἐρωτῶ σε οὖν,	rogo te ergo,	Alors, s'il te plaît,
δίδαξόν με Ῥωμαϊστὶ	doce me Latine	apprends-moi à parler en latin. »
λαλεῖν.	loqui.	
Διδάσκω σε,	Doceo te,	« Je (vais) t'apprendre,
ἐάν με πρόσσχῃς.	si me attendas.	si tu m'écoutes bien. »
Ἰδού, προσέχω.	Ecce, attendo.	« Voilà, j'écoute bien. »
Καλῶς εἶπας,	Bene dixisti,	« Tu as bien parlé,
ὡς πρέπει	ut decet	comme il convient à
τῇ εὐγενείᾳ σου.	ingenuitatem tuam.	ta naissance libre.
ἐπίδος μοι, παῖ,	porrige mihi, puer,	Garçon, passe-moi
τὸ ἀναλογεῖον.	manuale.	le lutrin.

[13] Pour davantage de détails sur ce système de présenter les textes bilingues et sur son histoire, voir Dickey (2015b).

ταχέως οὖν	cito ergo	Vite, donc,
ἐπίδος	porrige	passe-moi
τὸ βιβλίον,	librum,	le livre,
ἀνείλησον,	revolve,	tourne (les pages),
ἀνάγνωθι	lege	lis
μετὰ φωνῆς,	cum voce,	à haute voix,
ἄνοιξον	aperi	ouvre
τὸ στόμα.	os.	la bouche. »

Ces textes bilingues et cette mise en page résolvaient l'une des grandes difficultés qui se présentaient aux apprenants lecteurs de textes anciens, dans lesquels on ne séparait normalement pas les mots, ce qui rendait la lecture d'une langue étrangère presque impossible. Pour pouvoir utiliser un dictionnaire, par exemple, il faut savoir où commencent les mots et où ils se terminent. Si l'on ne peut pas reconnaître les mots, la tâche de comprendre le texte est sans espoir[14].

Mais que faisaient les apprenants anciens avec ces textes ? Aujourd'hui nous pouvons demander aux apprenants soit de traduire les textes, soit de les lire et de répondre aux questions pour prouver qu'ils les ont compris – mais on ne peut faire ni l'un ni l'autre si on leur a déjà fourni une traduction. Comment donc peut-on utiliser ces *Colloquia*, où les textes sont toujours accompagnés de traductions ? Heureusement, les textes nous le disent eux-mêmes, car ils décrivent des apprenants de latin pendant leurs études. Dans le texte 6, tiré des *Colloquia Monacensia-Einsidlensia*, on voit un élève qui apprend par cœur et qui récite ensuite ce qui s'appelle en latin *interpretamenta* et en grec ἑρμηνεύματα[15]. Ce mot ἑρμηνεύματα est le titre du recueil (*Hermeneumata*) d'où proviennent ces textes et désigne un texte bilingue avec la mise en page des *Colloquia* (ici, dans l'exemple 6, il peut s'agir des *Colloquia* eux-mêmes ou d'un glossaire bilingue avec la même mise en page)[16]. Voici donc comment on utilisait les *Colloquia* : on mémorisait la colonne dans la langue que l'on voulait apprendre et on utilisait

[14] La mise en page des *Colloquia* n'a pas complètement éliminé le problème de diviser les mots, parce qu'il y a souvent plus qu'un mot sur la même ligne. On a donc quelquefois ajouté aussi les points pour séparer les mots des *Colloquia* ; voir Dickey (2017b).
[15] §2j, voir Dickey (2012-2015, vol. I : 106).
[16] Pour la mémorisation des listes de mots, voir Debut (1983).

l'autre colonne pour bien la comprendre. Puis on la récitait au professeur et on en discutait avec lui, pour être certain qu'on l'avait bien comprise.

Texte 6.

ἐκμανθάνω	edisco	J'apprends par cœur
ἑρμηνεύματα,	interpretamenta,	les traductions bilingues,
ἀπέδωκα.	reddidi.	je les ai récitées.

5. Apprendre la grammaire

Les élèves anciens apprenaient aussi la grammaire, par exemple les déclinaisons et les conjugaisons. Le texte 7 est tiré d'un codex en parchemin du V^e^ ou VI^e^ siècle contenant les déclinaisons des noms[17]. Chaque partie commence par un titre écrit en rouge. Ici nous avons le titre « Noms neutres qui se terminent en *-or* » ; dans les autres parties on trouve des noms neutres en *-ma*, *-us* et *-al* et les féminins en *-io*, *-us* et *-ix* (sur cette page ne se trouvent pas de masculins, mais il y en avait sans doute sur une autre page). Au-dessous du titre figure le nominatif singulier du nom décliné (ici *aequor*), accompagné d'une forme de *hic haec hoc* (ici *hoc*) et d'une traduction grecque (ici τὸ πέλαγος). Ces traductions, qui sont données pour chaque nom décliné, sont les seuls mots grecs que l'on voit sur cette page, la grammaire ancienne étant en principe écrite dans la langue décrite. Les titres sont tous en latin, tout comme l'abréviation ~~*Pl*~~ pour *pluralis* « pluriel ».

[17] *P.Louvre* inv. E 7332, lignes 42-54 ; pour l'édition voir Dickey, Ferri & Scappaticcio (2013).

Texte 7.

Neutralia in ōr		Noms neutres qui se terminent en *-or*	
hoc aequor: τὸ πέλαγος		nominatif singulier	*aequor* « la mer »
huius	*aequoris*	génitif singulier	*aequoris*
huic	*aequori*	datif singulier	*aequori*
hoc	*aequor*	accusatif singulier	*aequor*
o	*aequor*	vocatif singulier	*aequor*
ab hoc	*aequore*	ablatif singulier	*aequore*
~~*Pl*~~ *haec*	*aequora*	nominatif pluriel	*aequora*
horum	*aequorum*	génitif pluriel	*aequorum*
his	*aequorib(us)*	datif pluriel	*aequoribus*
haec	*aequora*	accusatif pluriel	*aequora*
o	*aequora*	vocatif pluriel	*aequora*
ab his	*aequorib(us)*	ablatif pluriel	*aequoribus*

Les formes de *hic haec hoc* « ceci » qui précèdent chaque forme d'*aequor* indiquent son genre, son nombre et son cas. La langue latine disposait de mots pour indiquer ces catégories, et on aurait donc pu dire *genetivus singularis neutralis* « génitif singulier neutre » au lieu de *huius* – mais *huius* était beaucoup plus immédiat. L'idée d'ainsi utiliser *hic haec hoc* vient de la tradition grammaticale grecque, où l'on employait l'article ὁ ἡ τό « le, la » pour indiquer genre, nombre et cas des mots discutés ou déclinés. Par exemple, un grammairien grec qui désirait indiquer que le génitif singulier de πέλαγος était πελάγους aurait simplement dit τὸ πέλαγος τοῦ πελάγους « la mer, de la mer ». Ce système fonctionnait assez bien, parce que l'article grec est très court (1-4 lettres selon la forme) et a beaucoup de formes différentes (dix-sept formes distinctes en tenant compte du singulier et du pluriel, alors que les mots à décliner peuvent avoir un maximum théorique de dix-huit formes différentes, sans compter le cas vocatif). Mais le latin n'a pas d'article, ni d'autre mot avec autant de formes différentes que l'article grec. Les grammairiens romains ont donc utilisé *hic haec hoc*, en tant que mot le mieux adapté à indiquer genre, nombre et cas : il a quinze formes distinctes, tandis que *ille illa illud* « cela » en a quatorze et la plupart des autres mots encore moins.

Malheureusement *hic haec hoc* convenait moins bien que l'article grec à cette fonction : il est plus long (3-5 lettres) et il n'a pas autant de formes. Comme le latin possède davantage de cas que le grec, les mots à décliner peuvent avoir un maximum théorique de vingt-deux formes différentes ; pour indiquer de quelle forme il s'agit, les quinze formes de *hic haec hoc* sont donc en nombre insuffisant. On avait surtout une difficulté avec l'ablatif : au pluriel de tous les genres l'ablatif *his* est identique au datif *his* et au singulier masculin et neutre l'ablatif *hoc* ressemble au neutre nominatif-accusatif *hoc*[18]. Pour éviter la confusion on a donc régulièrement ajouté au cas ablatif de *hic haec hoc* la préposition *ab*, préposition qui peut être suivie seulement d'un ablatif. Le lecteur pouvait ainsi apprendre non seulement que *ab his* indiquait l'ablatif pluriel, mais aussi que *his* sans *ab* indiquait le datif pluriel. Pour le cas vocatif, pour lequel il n'existait aucune forme ni de *hic haec hoc* ni de l'article grec, on employait la particule vocative, *o* en latin et ὦ en grec.

L'utilisation de *hic haec hoc* prend de la place – à peu près la moitié de la page que nous avons examinée est occupée par ces formes – et il faut aussi du temps pour l'écrire. On peut donc se demander pourquoi l'auteur l'a utilisé ici, vu que les indications fournies par *hic haec hoc* ne sont pas strictement nécessaires. Pendant l'Antiquité, les cas suivaient toujours le même ordre : nominatif génitif datif accusatif vocatif ablatif, d'abord au singulier, puis au pluriel. Même sans le *hic haec hoc*, le lecteur aurait donc pu savoir quelle forme d'*aequor* avait quel cas – et s'il risquait de se tromper, il pouvait s'orienter aussi au moyen de l'abréviation pour « pluriel » marquant le commencement des formes plurielles. Pourquoi donc l'auteur a-t-il dépensé tant de temps et tant de parchemin si onéreux pour écrire toutes ces formes de *hic haec hoc* ?

Mais on fait la même chose aujourd'hui : dans les livres pour les débutants les cas latins figurent toujours dans un ordre fixe, et nous ajoutons quand même les noms des cas dans la marge gauche des paradigmes. C'est parce que les débutants ont grandement tendance à mélanger les cas. Aussi un bon professeur prend-il toutes les mesures pour aider ses élèves et indique-t-il toujours les noms des différentes formes. Ce fait nous révèle que le texte 7 était probablement écrit non pour les savants, mais pour les débutants, et par un professeur expérimenté, qui savait de quoi ses élèves avaient besoin.

[18] Les deux n'ont pas la même prononciation, parce que l'*o* est long à l'ablatif et court au nominatif-accusatif, mais cela n'aide pas beaucoup pour des textes écrits.

Un autre professeur qui pensait aux besoins de ses élèves est l'auteur du texte 8. Exceptionnellement, nous connaissons son nom : c'est le grammairien Dosithée. Dosithée enseignait le latin dans la *Pars Orientis* de l'Empire au IV^e^ siècle et a écrit une grammaire pour ses élèves. Comme d'autres grammaires latines, la grammaire de Dosithée était écrite en latin : décrire la grammaire d'une langue dans une autre langue était inconcevable. Mais Dosithée a eu l'idée d'ajouter à sa grammaire latine une traduction grecque, ou du moins d'en ajouter une aux chapitres que ses élèves ont lus en premier[19]. La traduction adopte la même mise en page que les *Colloquia*.

Dans l'extrait fourni par le texte 8, Dosithée explique comment utiliser les cas latins[20]. Il passe rapidement sur les cinq premiers cas, ceux qui existent aussi en grec. Ces cas ne sont bien sûr pas utilisés exactement de la même manière en latin qu'en grec, mais Dosithée veut évidemment simplifier autant que possible. Il a cependant besoin de commenter l'ablatif, parce que le grec n'a pas d'ablatif. Pour des raisons historiques, l'ablatif latin équivaut parfois au génitif grec et parfois au datif grec[21]. La solution la plus simple aurait donc été de diviser l'ablatif en deux catégories conceptuelles, les ablatifs « génitifs » et les ablatifs « datifs ». Et Dosithée divise en effet l'ablatif, mais d'une autre manière : ses deux catégories sont l'ablatif proprement dit et ce que l'on appelait le « septième cas ». Pour Dosithée, l'ablatif proprement dit comporte l'utilisation d'une forme ablative pour indiquer l'endroit d'où l'on vient : étymologiquement, c'est cela qui est signifié par le mot « ablatif » (en latin *ablativus*). Ce mot vient du verbe *au-fero* « emporter », et les noms grecs de ce cas (ἀφαιρετική de ἀφ-αἱρέω « enlever » et ἀπενεκτική de ἀπο-φέρω « emporter ») ont le même sens. Le septième cas comprend toutes les autres utilisations de l'ablatif. La discussion est longue et compliquée, et notre extrait (texte 8) en reproduit seulement le début.

[19] Pour l'édition de la grammaire avec traduction française et commentaire, voir Bonnet (2005) ; pour sa forme et son histoire, voir Dickey (2016b). Nous ne savons pas si Dosithée était le seul grammairien à avoir traduit sa grammaire en grec, mais sa grammaire est jusqu'à aujourd'hui la seule grammaire latine traduite en grec à nous être parvenue.

[20] Début du chapitre 18 = Bonnet (2005 : 35) = *Grammatici Latini* VII 392.9 ff. Keil.

[21] Ces deux langues descendent toutes deux de la langue proto-indo-européenne, qui avait huit cas. En grec le cas instrumental a fusionné avec le datif et le cas ablatif avec le génitif ; alors qu'en latin le cas instrumental a fusionné avec l'ablatif. Pour indiquer l'instrument avec lequel on fait quelque chose, le grec utilise donc le datif et le latin l'ablatif, mais pour indiquer l'endroit d'où l'on vient, le grec utilise le génitif et le latin l'ablatif.

Texte 8.

Casus sunt VI :	Πτώσεις εἰσὶν ϛ̄·	Il y a 6 cas :
nominativus	ὀνομαστικὴ	nominatif,
genetivus	γενικὴ	génitif,
dativus	δοτικὴ	datif,
accusativus	αἰτιατικὴ	accusatif,
vocativus	κλητικὴ	vocatif,
ablativus.	ἀφαιρετική, ἢ καὶ ἀπενεκτική.	ablatif.
adicitur	προσβάλλεται	Est ajouté
a diligentioribus	παρὰ τῶν ἐπιμελεστέρων	par les gens plus attentifs
etiam septimus casus.	καὶ ἑβδόμη πτῶσις.	aussi un septième cas.
semper	ἀεὶ	Toujours
ablativus	ἡ ἀπενεκτικὴ	l'ablatif
uno modo	ἑνὶ τρόπῳ	d'une seule façon
profertur,	ἐκφέρεται,	est employé,
cum a persona	ὅταν ἀπὸ προσώπου	quand d'une personne
aut a loco	ἢ ἀπὸ τόπου	ou d'un endroit
aut a re	ἢ ἀπὸ πράγματος	ou d'une chose
ablatum quid	ἀφαιρεθέν τι	quelque chose emportée
<significetur>,	<σημαίνηται>,	est indiquée,
veluti	οἷον	comme :
ab Aenea stirpem	ἀπὸ Αἰνείου τὴν ῥίζαν τὸ γένος	« Romulus tire son origine d'Énée »,
deducit	κατάγει	
Romulus,	Ῥωμύλος,	
ab Urbe	ἀπὸ Ῥώμης	« de Rome
in Africam redit,	εἰς Ἀφρικὴν ἐπάνεισιν,	il revient en Afrique »,
a libris Ciceronis	ἀπὸ τῶν βιβλίων τῶν Κικέρωνος	« des livres de Cicéron
intellectum est.	νενόηται.	cela était inféré ».
septimus vero casus	ἡ δὲ ἑβδόμη πτῶσις	Mais le septième cas
modis IIII	τρόποις τέτρασιν	de quatre façons

profertur.	ἐκφέρεται.	est employé.
primo...	πρώτο...	Premièrement...

6. Apprendre le vocabulaire

La lecture des *Colloquia* aidait les élèves à apprendre le vocabulaire, mais elle ne leur donnait pas tous les mots dont ils avaient besoin. Pour les aider avec la transition aux textes monolingues, les apprenants anciens disposaient donc aussi de trois types de glossaires : des glossaires alphabétiques, des glossaires thématiques et des glossaires qui suivaient le déroulé d'un texte littéraire. Le texte 9, qui donne un exemple d'un glossaire alphabétique, est tiré d'un papyrus du III^e^ siècle[22]. Le classement alphabétique concerne seulement la première lettre de chaque mot, ce qui était normal pour les glossaires assez courts. Les glossaires plus longs pouvaient être alphabétisés sur deux, trois, quatre, ou cinq lettres – mais très rarement sur toutes les lettres du mot, comme nous le faisons aujourd'hui[23]. Mais cela ne veut pas dire que les mots qui commencent avec la même lettre ou les mêmes lettres n'étaient pas organisés entre eux : dans le texte 9, comme souvent, il y a un principe d'organisation, mais ce n'est pas un principe alphabétique.

Texte 9.

molestus	ἐπαχθής	gênant
moleste fert	ἄχθεται	il est fâché
moleste tulit	ἠχθέσθη	il a été fâché
miles	στρατιώτης	soldat
miles gregarius	στρατιώτης εὐτελής	soldat simple
miles clarus	στρατιώτης ἔνδοξος	soldat célèbre
miles romanus	στρατιώτης ῥωμαίων	soldat romain

Comme les *Colloquia*, les glossaires sont non seulement conservés (en partie) dans les papyrus, mais aussi transmis par la tradition médiévale des

[22] *P.Sorb.* I.8, lignes 18-24, complété ; pour l'édition, voir Cadell (1966, no. 8).
[23] Pour l'histoire du classement alphabétique, voir Daly (1967).

Hermeneumata pseudodositheana. Le texte 10 est tiré d'un glossaire alphabétique des *Hermeneumata Montepessulana*[24].

Texte 10.

δράμε	*curre*	cours !
δάκνω	*mordeo*	je mords
δικάζω	*iudico*	je juge
δικαστήριον	*iudicium*	tribunal
δικαστής	*iudex*	juge
διακονέω	*ministro*	je sers
διακονία	*ministerium*	service
διάκονος	*minister*	serviteur
διψάω	*sitio*	j'ai soif
δαψιλής	*largus*	abondant
δέλος	*esca*	appât
δεῖ	*oportet*	il faut
δοκεῖ	*videtur*	il semble
δεύτερον	*secundum*	deuxième
δρασμός	*fuga*	fuite
διά σε	*per te*	par toi
δι' ἐμέ	*per me*	par moi

On voit ici quelques particularités caractéristiques des glossaires alphabétiques. Y figurent non seulement des mots, mais aussi des groupes de mots, comme ici « par toi » et « par moi ». Toutes les parties du discours sont bien représentées et on peut noter une grande proportion de verbes. Les mots peuvent se trouver dans n'importe quelle forme grammaticale ; ici, la plupart se trouvent dans ce que l'on appelle aujourd'hui les « formes de base », comme « je juge » et « serviteur », mais on peut aussi trouver des formes fléchies, comme l'impératif

[24] Goetz (1892 : 337.58-338.1), avec les corrections du grec.

« cours ! ». Un mot latin adopte cependant toujours la même forme que le mot grec auquel il sert d'équivalent : les traductions sont exactes. Les mots qui ont quelque chose en commun forment souvent un groupe, comme ici les syntagmes prépositionnels « par toi » et « par moi », les verbes impersonnels « il faut » et « il semble », les trois mots qui commencent en latin par *minist-* et en grec par διακον-, et les trois mots qui commencent en latin par *iud-* et en grec par δικα-.

Les glossaires thématiques – comme le texte 1 et aussi le texte 11, tiré d'un glossaire thématique des *Hermeneumata Leidensia* [25] – étaient bien plus nombreux que les glossaires alphabétiques. Dans ces glossaires figurent presque seulement des noms (substantifs et adjectifs), très rarement des verbes ou d'autres parties du discours, et tous les mots se trouvent dans leurs formes de base. Les mots ne constituent presque jamais de groupes.

Texte 11.

Περὶ ἀρχόντων	*De magistratibus*	Sur les magistrats
βασιλεύς	*rex*	roi
αὐτοκράτωρ	*imperator*	empereur
ἄναξ	*imperator*	chef
σεβαστός	*augustus*	auguste
δήμαρχος	*tribunus plebis*	tribun de la plèbe
σύγκλητος	*senatus*	sénat
ὕπατοι	*consules*	consuls
στρατηγός	*praetor*	préteur
πρεσβευτής	*legatus*	ambassadeur
ταμίας	*quaestor*	questeur
ἀγορανόμος	*aedilis*	édile
ὑπατικός	*consularis*	consulaire
ἀνθύπατος	*proconsul*	proconsul
ἐπαρχία	*provincia*	province
συγκάθεδροι	*assessores*	assesseurs

[25] Pour l'édition voir Flammini (2004 : 62).

Les textes anciens n'ont pas été conservés pareillement dans toutes les régions de l'Empire. En Égypte, d'où proviennent presque tous les papyrus (le climat en favorisant la conservation), on connaissait le grec et on apprenait le latin. Mais les *Hermeneumata* conservés par les manuscrits du Moyen Âge ont tous été copiés en Europe de l'Ouest, par des personnes qui connaissaient le latin et voulaient apprendre le grec[26]. La mise en page des *Hermeneumata* présente habituellement la langue que l'on apprend à gauche et la langue que l'on connaît déjà à droite. Par rapport aux papyrus, les manuscrits du Moyen Âge ont par conséquent souvent les colonnes en ordre inversé : d'habitude le latin précède dans les papyrus (comme ici dans les textes 2 et 9) et le grec dans les manuscrits du Moyen Âge (comme ici dans les textes 5-6 et 10-11).

Parmi les matériaux du Moyen Âge on ne trouve pas de glossaires qui suivent le déroulé d'un texte littéraire latin, et cela pour une simple raison : ces glossaires n'étaient pas du tout utiles pour ceux qui connaissaient le latin et voulaient apprendre le grec. On en trouve en revanche dans les fragments venant d'Égypte, comme par exemple le texte 12, tiré d'un parchemin du V^e^ siècle contenant un glossaire pour la lecture de l'*Énéide* de Virgile[27]. Exceptionnellement, les mots grecs et latins sont accentués. Les accents de la transcription sont donc tous originaux. (Les autres textes figurant dans cet article sont par contre munis d'accents modernes.) La traduction française traduit le grec, qui ne constitue pas toujours une traduction correcte du latin. Le texte 13 donne le texte des vers correspondants de l'*Énéide* (IV.691-699) ; les mots qui sont traduits dans le texte 12 ont été écrits en romain.

[26] On pourrait théoriquement avoir des glossaires bilingues dans les manuscrits grecs de Byzance ; jusqu'à aujourd'hui, aucun n'a été trouvé.

[27] *P.Oxy.* VIII.1099, lignes 38-51, complété ; pour l'édition voir Fressura (2017 : 128), Scappaticcio (2013).

Texte 12.

revolúta est	ενεκυλίσθη (« corrigé » en ενεκυλείσθη)	elle est retombée
quaesívit	εζήτησεν	elle a cherché
repérta	ευρεθέντα (« corrigé » en ευρηθέντα)	trouvés
difficilis	δυσχερής	difficile
obitus	απεδευσις (corrigé en αποδυσεις)	la mort
luctantem	αντιπαλέουσαν (pour ἀντιπαλαίουσαν)	luttant
nexaeq(ue)	και δεδεμέναι	et ligotées
ártus mérita	μέλη άξια	membres dignes
perîbit	απόλλυτο (corrigé en απόλλυται)	périssait/périt
nóndum	ουδωπω (pour οὐδέ πω)	pas encore
flávum	ξανθόν	jaune
prosérpina	περσεφονη	Perséphone
abstulerat	αφιλατο (corrigé en αφειλατο)	elle avait emporté
damnáverat	κατέκρινεν	elle avait condamné

Texte 13.

ter revoluta *toro* est*, oculisque errantibus alto*
quaesivit *caelo lucem, ingemuitque* reperta*.*
tum Iuno omnipotens, longum miserata dolorem
difficilis*que* obitus*, Irim demisit Olympo,*
quae luctantem *animam* nexosque *resolveret* artus*.*
nam quia nec fato, merita *nec morte* peribat*,*
sed misera ante diem, subitoque accensa furore,
nondum *illi* flavum Proserpina *vertice crinem*
abstulerat*, Stygioque caput* damnaverat *Orco.*

Les mots glosés ne sont pas toujours ceux que nous aurions choisis – *crinem* nous semble par exemple plus difficile que *difficilis* – mais dans les grandes lignes le choix semble approprié. La présentation est de même assez intelligente : le plus

souvent on a un mot par ligne, mais les mots qui doivent être compris ensemble sont mis sur la même ligne. Ainsi, à la première ligne, on lit *revoluta est*, bien que ces mots n'apparaissent pas ensemble dans le texte de Virgile : comme il faut les traduire par un seul verbe grec, l'écrivain les a reliés dans le glossaire. Ce système aurait dû faire du glossaire un outil très utile, s'il n'y avait pas eu un grand problème : il y a des erreurs partout. Ces glossaires comptent des erreurs de latin (comme ici *peribit* pour *peribat*), des erreurs de grec (comme ici ουδωπω pour οὐδέ πω) et des erreurs d'interprétation. À titre d'exemple de ce dernier cas, considérons le couple *artus* et *merita* : ces mots non seulement ne doivent pas être pris ensemble, mais de plus ils ne le peuvent pas, du moins par un lecteur avec une connaissance minimale du latin, vu que *artus* est masculin accusatif pluriel et *merita* féminin nominatif singulier[28]. Il y a des corrections, mais elles sont probablement de la main d'un élève, car on trouve aussi des erreurs dans celles-ci. Il était sans doute très difficile de comprendre l'*Énéide* à l'aide de ce glossaire.

7. Lire les textes latins monolingues

Connaissant désormais un peu de vocabulaire et un peu de grammaire, les apprenants pouvaient commencer à lire les textes latins monolingues. À la différence des textes pour les débutants, ceux-ci n'étaient pas disposés en colonnes étroites, mais en colonnes larges – et, comme nous l'avons vu, sans espaces entre les mots. Ils étaient donc assez difficiles à lire et les apprenants avaient l'habitude de les annoter en grec, ce qui est très utile pour nous. Le texte 14 est tiré d'un papyrus du IV^{e} ou V^{e} siècle, contenant un texte de Salluste (*Cat.* 10.4-5) avec les notes d'un apprenant hellénophone[29].

[28] Il n'est pas question ici seulement de la mise en page : celui qui a mis les accents sur le grec pensait certainement que *merita* devait être relié à *artus*, car il a accentué sa traduction άξια, neutre pluriel comme μέλη, au lieu de l'accentuer αξία comme mot féminin.

[29] *PSI* I.110, recto, complété ; pour l'édition voir Funari (2008), pour les marques de quantité en général et leur lien avec les lecteurs hellénophones voir Rochette (1997b) et Scappaticcio (2012), et pour les notes dans les papyrus en général voir McNamee (2007).

Texte 14.

πρασιμα

deos neglegere omnia venalia, habēre edocuit· ambitio

κατηναγκασεν

multos mortales falsos fieri subēgit· aliud clausum in

εν τω προχιρωι

pectore, aliud in lingua in promptum habēre· ami-

citias inimicitiasque non ex rē, sed ex commodo

aestumare, magisque voltum quam ingenium

Ici l'apprenant, qui préparait son texte pour le lire à haute voix et pour le traduire en grec, a ajouté trois sortes d'informations : 1. des traductions grecques au-dessus des (groupes de) mots difficiles ; 2. la ponctuation dans le texte latin ; 3. des marques de quantité sur quelques voyelles longues – non à toutes les voyelles longues, mais seulement aux *e* et (sur l'autre côté du papyrus, qui n'est pas présenté ici) aux *o*. Les vrais latinophones s'intéressaient à la quantité de toutes les voyelles en latin (ou, quelquefois, ne s'intéressaient pas du tout à la quantité), mais les hellénophones s'intéressaient davantage à la quantité des *e* et des *o* latins qu'à la quantité des autres voyelles latines. Ce fait vient de l'orthographe de leur propre langue : en grec l'*e* court était écrit avec E et l'*e* long avec H, l'*o* court avec O et l'*o* long avec Ω, alors que les *a*, *i*, et *u* ne correspondaient chacun qu'à une seule lettre grecque.

Aujourd'hui, les dictionnaires indiquent souvent les quantités des voyelles latines et un apprenant qui écrit les marques de quantité sur son texte les a normalement trouvées dans son dictionnaire. Mais les glossaires bilingues anciens n'indiquaient pas de quantités. Aussi la source des marques que l'on voit ici est probablement le professeur, qui aurait dit à l'élève comment prononcer les mots latins. Il s'ensuit que le professeur aussi, et pas seulement l'élève, s'intéressait davantage aux quantités des *e* et *o* qu'à celles des autres voyelles. On peut en conclure que le professeur était probablement hellénophone. En Égypte romaine, il n'était donc pas nécessaire d'être de langue maternelle latine pour devenir professeur de latin.

8. Écrire le latin

Les élèves anciens ont aussi appris à écrire en latin et à traduire du grec vers le latin. Le texte 15 est tiré d'un papyrus du III^e^ ou IV^e^ siècle, contenant la fable n^o^ 16 de Babrius traduite en latin par un apprenant hellénophone[30]. On sait que le traducteur était hellénophone parce qu'il fait des erreurs avec les participes, erreurs qu'un locuteur latinophone ne commettrait pas : il utilise le participe passé passif latin pour traduire le participe aoriste actif grec. Les mots soulignés dans le texte 15 sont tous passifs, mais ils traduisent les participes actifs originels ἀκούσας « ayant entendu », νομίσας « ayant pensé » et ἄρας « ayant porté » ; le résultat n'a pas de sens.

Texte 15.

luppus autem auditus, anucellam vere dictum	« [À la campagne, une nourrice a menacé un bébé qui pleurait : 'Tais-toi, ou je vais te jeter au loup !'] Et un loup, *ayant été entendu* et *ayant été pensé* que la vieille femme disait la vérité, attendit, espérant un dîner tout prêt. Le soir, quand l'enfant s'était endormi, ce loup, affamé et vraiment fatigué, est revenu après avoir nourri des espoirs froids. Sa femme louve lui demanda : 'Comment n'es-tu pas venu *ayant été porté* quelque chose (à manger), comme tu faisais avant ?' Et il dit : 'Mais comment (aurais-je pu le faire), moi qui fais confiance à une femme ?' »
putatus, mansit quasi parata cenaret.	
dum puer quidem sero dormisset,	
ipse porro esuriens et luppus enectus vere	
redivit frigiti spebus frestigiatur.	
luppa enim eum coniugalis interrogabat,	
« quomodo nihil tulitus venisti, sicut solebas ? »	
et ille dixit, « quomodo enim, quis mulieri credo ? »	

Mais à l'exception des participes et de quelques autres difficultés, le latin de cette traduction est satisfaisant. Le traducteur montre une assez bonne connaissance du vocabulaire latin et surtout de sa grammaire ; il emploie par exemple beaucoup de formes verbales différentes, y compris trois temps du subjonctif. Si les participes étaient corrects, nous n'aurions pas soupçonné que le latin n'était pas la langue maternelle du traducteur. Y avait-il aussi des apprenants

[30] *P.Amh.* II.26, lignes 1-8 ; pour l'interprétation voir Adams (2003 : 725-741).

qui faisaient mieux, qui maîtrisaient complètement le latin et l'écrivaient sans erreurs ? C'est impossible de le savoir, parce qu'il y avait en Égypte aussi des latinophones. Nous pouvons identifier les apprenants hellénophones seulement par leurs notes marginales en grec et par leurs erreurs ; sitôt donc que les annotations et les erreurs disparaissent, il n'y a plus de traces permettant de suivre les apprenants. Mais s'il y avait des apprenants assez accomplis pour composer le texte 15, il y en avait probablement aussi qui maîtrisaient vraiment le latin.

Bibliographie

ADAMS, James N. (2003). *Bilingualism and the Latin language*. Cambridge : Cambridge university press.

ALLEN, W. Sidney (1978[2]). *Vox Latina : a guide to the pronunciation of Classical Latin.* Cambridge : Cambridge university press.

BATAILLE, André (1967). Les glossaires gréco-latins sur papyrus. *Recherches de papyrologie* 4, p. 161-169.

BONNET, Guillaume (2005). *Dosithée : grammaire latine*. Paris : Les belles lettres.

CADELL, Hélène (1966). *Papyrus de la Sorbonne I.* Paris : Presses universitaires de France.

DALY, Lloyd (1967). *Contributions to a history of alphabetization in Antiquity and the Middle Ages*. Bruxelles : Latomus.

DEBUT, Janine (1983). De l'usage des listes de mots comme fondement de la pédagogie dans l'Antiquité. *Revue des études anciennes* 85, p. 261-274.

_____, (1984). Les *Hermeneumata pseudodositheana* : une méthode d'apprentissage des langues pour grands débutants. *Koinonia* 8, p. 61-85.

DICKEY, Eleanor (2012-2015). *The colloquia of the* Hermeneumata pseudodositheana. Cambridge : Cambridge university press.

_____, (2015a). How Coptic speakers learned Latin ? A reconsideration of P. Berol. inv. 10582. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 193, p. 65-77.

_____, (2015b). Columnar translation : an ancient interpretive tool that the Romans gave the Greeks. *Classical quarterly* 65, p. 807-821.

_____, (2015c). Teaching Latin to Greek speakers in antiquity. Dans : E.P. ARCHIBALD, W. BROCKLISS & J. GNOZA (éds). *Learning Latin and Greek from Antiquity to the present*. Cambridge : Cambridge university press, p. 30-51.

_____, (2016a). *Learning Latin the ancient way*. Cambridge : Cambridge university press.

_____, (2016b). The authorship of the Greek version of Dositheus' grammar and what it tells us about the grammar's original use. Dans : R. FERRI & A. ZAGO (éds). *The Latin of the grammarians.* Turnhout : Brepols, p. 205-235.

_____, (2017a). *Stories of daily life from the Roman world : extracts from the ancient* Colloquia. Cambridge : Cambridge university press.

_____, (2017b). Word division in bilingual texts. Dans : G. NOCCHI MACEDO & M.C. SCAPPATICCIO (éds). *Signes dans les textes, textes sur les signes*. Liège : Presses universitaires de Liège, p. 159-175.

DICKEY, Eleanor, FERRI, Rolando & SCAPPATICCIO, Maria Chiara (2013). The origins of grammatical tables : a reconsideration of P.Louvre inv. E 7332. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 187, p. 173-189.

FLAMMINI, Giuseppe (2004). *Hermeneumata pseudodositheana Leidensia*. Munich : Saur.

FOURNET, Jean-Luc (2003). Langues, écritures et culture dans les *praesidia*. Dans : H. CUVIGNY (éd.). *La route de Myos Hormos : l'armée romaine dans le désert oriental d'Égypte.* Caire : Institut français d'archéologie orientale, p. 427-500.

FRESSURA, Marco (2013). Tipologie del glossario virgiliano. Dans : M.-H. MARGANNE & B. ROCHETTE (éds). *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain : l'apport des papyrus latins*. Liège : Presses universitaires de Liège, p. 71-116.

_____, (2017). *Vergilius Latinograecus : corpus dei manoscritti bilingui dell'*Eneide *: parte prima*. Pise : Fabrizio Serra.

FUNARI, Rodolfo (2008). 2 Sallustius 2 F : *Catil.* 10, 4-5 ; 11, 6-7. Dans : *Corpus dei papiri storici greci e latini, parte B.1.2 : Caius Sallustius Crispus.* Pise : Fabrizio Serra, p. 51-62.

GOETZ, Georg (1892). Hermeneumata pseudodositheana. Dans : *Corpus glossariorum Latinorum* 3. Leipzig : Teubner.

IBRAHIM, M. Hamdy (1992). Education of Latin in Roman Egypt in the light of papyri. Dans : *Roma e l'Egitto nell'Antichità classica : atti del I congresso internazionale italo-egiziano*. Rome : Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, p. 219-226.

INTERNULLO, Dario (2011-2012). Cicerone latinogreco : corpus dei papiri bilingui delle *Catilinarie* di Cicerone. *Papyrologica Lupiensia* 20-21, p. 25-150.

KRAMER, Johannes (1983). *Glossaria bilinguia in papyris et membranis reperta*. Bonn : Habelt.

_____, (2001). *Glossaria bilinguia altera*. Munich : Saur.

MCNAMEE, Kathleen (2007). *Annotations in Greek and Latin texts from Egypt*. New Haven : American society of papyrologists.

ÖTVÖS, Zsuzsanna (2012). 5162 : Graeco-Latin thematic glossary. Dans : A. BENAISSA, R.-L. CHANG, W.B. HENRY & P.J. PARSONS (éds). *The Oxyrhynchus papyri LXXVIII*. Londres : Egypt exploration society, p. 126-133.

ROCHETTE, Bruno (1997a). *Le latin dans le monde grec*. Bruxelles : Latomus.

_____, (1997b). Sur la signification des accents et des marques de quantité dans les papyrus latins. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 119, p. 203-208.

_____, (2008). L'enseignement du latin comme L^2 dans la *Pars Orientis* de l'Empire romain : les *Hermeneumata pseudodositheana*. Dans : F. BELLANDI & R. FERRI (éds). *Aspetti della scuola nel mondo romano.* Amsterdam : Hakkert, p. 81-109.

SCAPPATICCIO, Maria Chiara (2012). *Accentus, distinctio, apex : l'accentazione grafica tra grammatici latini e papiri virgiliani*. Turnhout : Brepols.

_____, (2013). *Papyri Vergilianae*. Liège : Presses universitaires de Liège.

_____, (2015). Artes grammaticae *in frammenti*. Berlin : De Gruyter.